

# *Persécutée*

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)  
Couverture : crédits photos Matthieu Biasotto. © 2015, Matthieu Biasotto

ISBN : 979-10-359-6824-3

# *Table des matières*

*{ Comment structurer la déraison ? Je n'ai pas la  
réponse... }*



*Excuse-moi si tout est un peu confus. Si j'en oublie en cours de route, ou si tout n'est pas clair. C'est la première fois que je parle de mon histoire. Je ne m'en suis toujours pas remise. Est-ce que je pourrai vraiment m'en relever un jour ?*

Pauline Malinowski



# Chapitre 1

*{Des sentiers de la folie, personne n'en sort indemne. Moi, Pauline, je n'échappe pas à la règle.}*

Ce vaste salon, je le connais bien. Mais ce n'est pas le mien. Tout a débuté dans cette pièce. Tout prend fin entre ces murs. Ici, j'ai été heureuse. Quelques fois, je dois l'avouer. Mais combien de blessures ? de trahisons ? d'orages ? de coups durs ? Des centaines, si je creuse.

Une hauteur sous plafond indécente. L'air est tiède. Sur les murs, des œuvres hors de prix. Des teintes flamboyantes, dans lesquelles chaque trait est un cri. Les toiles se gorgent de l'éclat du jour à travers le parc. La fenêtre est encore ouverte. On y voit la végétation baignée de soleil. Ça sent l'herbe fraîche, les arômes de printemps. Dans le faisceau de lumière, les particules virevoltent. Une danse de la poussière. Innocente et mesquine. Le temps s'arrête, mais la vie continue, quoi qu'il arrive.

Les imposants miroirs ornés de moulures dorées, eux, n'ont rien vu. Dissimulés derrière des draps. Pourquoi ? Je ne me l'explique toujours pas.

J'ai foulé ce parquet en chêne plusieurs fois en quelques jours. À contrecœur, c'est vrai. Ici, il n'y a plus de vie ou presque. Seulement de la douleur. Des dommages collatéraux. Un épais chagrin. Les cendres du chaos. Tout est redevenu paisible. Le

silence règne en maître. On perçoit seulement une sonnerie étrange, en pointillé. Celle d'un appel émis. Un son fort, précis, enveloppant et profond. Clairement audible. Rebondissant sur les murs, sur chaque surface et partout dans la maison. Puis on discerne à nouveau le néant, ponctuant la mort qui approche à grands pas. Une nouvelle fois.

Sur l'immense table à manger, un document traîne. Une histoire de succession. Un acte notarié, resté là, prêt à être paraphé. Mais il ne sera jamais signé. Juste à côté, un réceptacle à encens, insipide bol en bronze. La fine fumée qui s'en échappe domine une bible usée, ondulant au ralenti autour d'une coupe en métal sacralisée. Même Dieu n'a rien pu faire.

Il y a la colossale cheminée, spectatrice muette d'un désastre encore frais. Ces cadres photo entreposés qui prennent la poussière. Preuves d'un bonheur en surface, envolé vers la postérité. Des diplômes en polonais. Juste au-dessus, des fixations accueillant un fusil de chasse. Mais l'arme n'est plus là.

Sur le sol rigoureusement ciré par la propriétaire, du sel et un chapelet, au creux d'une main sans force endormie pour toujours. Le corps d'un prêtre gisant non loin d'un sac de sport.

Quelques mètres plus loin, le chat du voisin tente une infiltration discrète, par la grande porte. Ses pas délicats sur les dalles lisses, sa clochette discrète. Le museau au ras du sol, au-dessus d'une flaque sordide, flairant la bile répandue par terre. Contenu gastrique froid recouvrant un couple âgé, en l'occurrence, mes beaux-parents, terrassés sur le carrelage dans l'entrée. Une écume létale au bord des lèvres de Christian. *Elle*, morte en position fœtale, recroquevillée par la douleur de son dernier souffle.

La maîtresse de maison les contemple. Il n'y a plus rien à faire. Elle souffre, assise au milieu de son canapé, un crucifix à ses côtés. Les larmes roulent entre les nombreuses rides de l'octogénaire. Des sanglots sans fin, des regrets, de l'incompréhension et

tellement de questions. Dans une main, le camé qu'elle triture nerveusement. Dans l'autre, l'arme de chasse. Mais je ne peux pas le savoir. Je ne suis pas encore là.

Au loin, on entend les sirènes des secours qui approchent. Ils ne pourront rien sauver, pas même son âme. Un signe de croix en guise d'adieu. Pour une tourmentée en bout de course, une vieille dame fortunée à bout de souffle. Pourtant, une étincelle de détermination subsiste. Dans ses yeux bleus, la recherche du salut. Recalée pour l'absolution, elle envisage la délivrance : le canon porté à sa bouche sans aucune hésitation, la volonté d'en finir avec la folie. Ici et maintenant. Elle demande pardon, le doigt sur la gâchette. Ses paupières se referment.

Elle tire.



# Chapitre 2

*{Tout a commencé dans mon dos.}*

D'élégantes volutes se confondent sur la parure en argent et ses bordures, dans un mouvement presque sacré. Des courbes véhémentes mais raffinées. L'ornement délicat dévoile un travail subtil et régulier, tout droit sorti d'un petit atelier d'Amérique latine. Une pièce unique, réalisée à la main, avec passion et ce supplément d'âme qui sanctifie la création. Serti en son centre, l'éclat cerise d'une pierre précieuse. Des nuances cardinales translucides. Certaines notes pourpres évoquant la gourmandise. Plus qu'un joyau : un délice pour les yeux.

La voiture est plongée dans le silence. Dans le néant. Ponctué d'un son doux et apaisant qui meuble de temps à autre l'habitacle, à chaque secousse causée par le bitume défoncé sur notre trajectoire : mon *Bola* mexicain. Sa pierre rouge, sa musique. Pour mon petit miracle. Le tintement du grelot qu'il contient, comme un appel aux anges. Une mélodie jouée avec les aléas de la chaussée. C'est un cadeau de ma mère. Pour ma troisième grossesse. J'y tiens.

La tête appuyée contre la vitre, je reste muette, bercée par une conduite trop souple. Je suis pensive, un brin inquiète. Les yeux rivés dehors, perplexe, j'observe les champs de colza qui s'étirent devant moi. Je pourrais imaginer de vastes étendues parées de safran, qui dansent vers l'orpiment dans des variations impériales, obéissant aux rafales du vent sous les arcs timides d'un soleil de printemps. Mais je n'y vois que du jaune. Un paysage de

campagne ennuyeux. Au premier plan, les platanes qui bordent la route, et mon appréhension. Je ne peux pas reculer.

Je me sens comme vidée, pas vraiment motivée. J'angoisse un peu face à cette *visite*, face à ce qui m'attend. Les raisons encore voilées, la peur de l'inconnu au bout du trajet. Je me demande à quelle sauce on va me dévorer. Du coin de l'œil, je distingue Raphaël au volant. Perplexe, il tripote son alliance, luttant pour dissimuler son inquiétude, sans dire un mot.

Les Slaves ont cette beauté froide, une sorte de perfection qui vient de l'Est. Raphaël ne fait pas exception. Dangereusement charmant, même lorsqu'il ne sourit pas.

Caché derrière son apparence étudiée, il pense pouvoir me duper avec sa décontraction contenue. D'habitude désinvolte, il paraît crispé. Son tee-shirt près du corps pour ne pas se voir vieillir, ses crèmes antirides pour ange sensible, son jean slim et tous ses appareils ne servent à rien. Je sens qu'il est anxieux. Je le vois. Je le sais. À cette petite manie qu'il a, quand il serre les dents et que sa mâchoire le trahit.

Notre break s'éloigne de la civilisation. Mon homme s'enfonce dans ses songes. Son visage se ferme. Ses yeux azur et acier s'égarer dans le vide. Ou dans l'horizon, je ne sais pas. Sa lèvre inférieure mordillée comme un tic nerveux. Je devine son malaise. Pas de radio, pas de musique. Seulement nos questions sans réponse, nos doutes individuels. Et nos peurs communes, rendant le trajet oppressant.

Un frisson jusque dans ma nuque. Je déroule les manches de mon chemisier pour couvrir mes avant-bras, en prenant soin de ne pas arracher le sparadrap au creux de mon coude. Un coup d'œil dans le rétroviseur et je me retourne vers les garçons, silencieux à l'arrière. Enzo et Timéo sont incroyablement tranquilles ce matin. Un calme presque troublant. Il paraît que les enfants ressentent les émotions de leurs parents.

Plus que quelques kilomètres, si je me souviens bien. Environ dix minutes avant d'arriver en territoire hostile. Pour une *urgence*... On nous a demandé de faire vite, ça a l'air sérieux. Je ne sais même pas en quoi tout ça me concerne.

Entre ma belle-famille et moi, ce n'est pas vraiment une histoire d'amour. Un conflit qui remonte à longtemps. Ils ne m'apprécient pas, et je le leur rends bien. Des mois qu'on ne s'est pas vus, que nous n'avons pas eu de nouvelles. Une longue pause qui me convient.

J'ai toujours été considérée comme la bête à abattre, l'ange noir, le poison de tous leurs maux. Celle qui a volé le fils aîné. L'enfant chéri a dû faire un choix. Eh oui, à cause de moi. Un déchirement sanglant au cours duquel chacun a vomi sa haine. Une déferlante de reproches, des tacles assassins, un réquisitoire débile. À l'issue d'un affrontement sans merci, j'ai obtenu gain de cause. L'indépendance du fiston face au diktat de sa mère. Ma victoire à moi. Un clash monumental. Puis un silence diplomatique, ça va faire bientôt un an.

L'idée de rappliquer sur un simple coup de fil ne m'inspire rien de bon. Au premier claquement de doigts, revenir comme ça ne m'enchant pas vraiment. Je vais devoir faire semblant. Discipline dans laquelle ils excellent, c'est un art que j'exècre. Parce que je n'ai pas le niveau, tout simplement.

La portion de route est chaotique. Je suis ballottée. Mes remontées acides sont insupportables. Pour couronner le tout, le bébé appuie sur ma vessie, c'est une horreur. Je ne sais pas si je tiendrai encore longtemps.

Un des rares feux sur notre chemin passe au rouge. Quelques secondes de sursis. Toujours cette apathie écrasante dans le break familial. Raphaël contemple le carrefour, droit devant lui, puis il déglutit. Nos regards se croisent, mais on ne se dit rien. Il est

flippé, je suis nerveuse. Tout va bien. Je sens que la journée va être longue...

Dans quelques minutes, je serai sur le théâtre des opérations. Le dernier tronçon du trajet avec son radar automatique que Raphaël franchit avec prudence. Bientôt arrivés. Quand je pense que je vais me retrouver au milieu de ma belle-famille, j'en ai mal au ventre. Maîtres des faux-semblants, virtuoses des ragots, experts en hypocrisie. Hypocrisie qu'ils vénèrent en l'enrobant de politesse... pour me saquer quand j'ai le dos tourné. Chez les Malinowski, c'est devenu un art de vivre.

Comment échapper aux morsures de vipères tout en gardant le sourire ? Je l'ignore. Un miracle est toujours possible, mais pour aujourd'hui... j'ai de gros doutes.

J'ignore si je suis portée par l'espoir de trouver une porte de sortie, si c'est mon désir profond d'échapper à tout ça, ou si je n'ai pas tout compris... mais cette histoire n'est pas claire. Je ne sais pas ce que je viens faire là-dedans. S'il y a une infime opportunité pour que ma présence ne soit pas indispensable, je dois la saisir. Pour m'éviter cette confrontation, pour fuir, pour ne pas avoir à me forcer. Je respire un coup et tente mon unique chance de déclarer forfait :

— Qu'est-ce qu'il a dit ton père ?

— ... Eh bien, pas grand-chose... Tu sais comment il est...

— Comment ça « pas grand-chose » ? Qu'est-ce qu'il t'a dit exactement ?

— ... De venir rapidement. Il m'a dit « ça chauffe... Ça urge... » Il avait l'air inquiet pour elle...

La voiture redémarre. Certes, c'est urgent. Visiblement, c'est sérieux... Mais, rien ne m'implique directement. Je sens se profiler l'argument fatal. Après tout, c'est sa famille, pas la mienne. Le dernier zeste de ma culpabilité s'efface.

— Mais moi, ça ne me regarde pas ! Écoute... je pense que je vais rester dans la voiture. Je n'ai pas envie de croiser tout le monde, et personne ne veut vraiment que je sois là.

— Trésor, t'as rien compris... Justement... c'est *toi* qu'elle veut voir !



# Chapitre 3

## {Débarquement}

Les derniers mètres avant de plonger en enfer. La propriété se dévoile sur notre droite. L'Audi franchit le portail électrique encore ouvert. On avance sur le sentier. J'ai l'insupportable sensation d'être prise au piège, et paradoxalement, je suis intriguée. Pourquoi avoir appelé ? Pourquoi veut-elle me voir ? Pourquoi moi ? Le bruit des pneus sur le gravier, les derniers instants en sécurité. C'est une question de secondes, on va débarquer. Le massacre est imminent. Je voudrais tellement éviter ça, surtout pour lui. Éviter le carnage et toute cette haine qui va encore en découler. Les médisances, les messes basses, les sous-entendus vaseux, les phrases blessantes et leurs conséquences. Ma respiration s'accélère. Je découvre la berline des Malinowski garée sur le parvis. Mes beaux-parents sont bien là.

Entre les arbres, j'aperçois le père de Raphaël, le cigare à la bouche, une main dans la poche. Du haut de son 1m90, il fait les cent pas. D'ici, je distingue son visage. L'air renfrogné, expirant un épais nuage de fumée, le père Malinowski prête l'oreille à notre arrivée. Il nous toise.

Nous y voilà. Au point mort pendant une seconde, le moteur coupé, le frein à main tiré. Je respire un grand coup, mais rien n'y fait... j'ai un nœud à l'estomac, la gorge serrée, et le pressentiment que ce qui va suivre n'est pas bon pour mon Karma. La main de Raphaël se pose sur la mienne. Puis il la glisse sur mon ventre. Ses yeux dans les miens, il s'évertue à masquer ses émotions.

*{Mon Dieu, qu'il est mauvais à ce jeu-là !}*

Dans ses pupilles aux teintes givrées, je lis comme dans un livre. Ce que j'y vois me laisse penser qu'il va y avoir du sport. Ses lèvres légèrement pincées s'approchent, cachées sous son bouc finement taillé. J'ai droit à un petit baiser, un geste tendre pour me rassurer. Mais il n'est pas plus à l'aise que moi sur le coup. Il chuchote pour préserver les enfants :

— Tout va bien se passer Bébé. Au moindre dérapage, on rentre à la maison.

— Je vais faire de mon mieux. Je ne garantis pas le résultat...

— Quoi qu'elle puisse dire, ça ne reste que de la provocation.

— J'ai déjà envie de rentrer...

— Je t'aime.

— Moi aussi je t'aime.

Portières ouvertes. On détache les enfants. Je me raccroche immédiatement à mon rôle de mère. Les garçons reçoivent les consignes habituelles : rester sage, à proximité. Pas de bêtises, pas de disputes. On ne réclame pas, on ne casse rien. Ils ont juré. Tout va bien, en théorie. Raphaël fait le tour de la voiture. Lui s'est réfugié derrière une cigarette, il fume juste sous mon nez. Contre toute attente, je lui prendrais bien une latte ou deux. Mais je vais éviter de me faire fustiger, dès mon arrivée, sur le sacro-saint autel de la grossesse par les francs-tireurs du bien-être fœtal.

Enzo et Timéo avancent en premier, dans l'innocence la plus totale. Ignorant nos joutes du passé, inconscients de la guérilla qui sévit contre leur mère depuis quelque temps. Enthousiastes et étonnés de redécouvrir les lieux, de replonger dans les souvenirs heureux. À cet âge-là, on oublie vite. Comme j'envie leur amnésie...

Asmodée, le berger hongrois qui garde la propriété, déboule sur les enfants. Le chien leur réserve un accueil des plus chaleureux,

faisant la fête aux garçons : des léchouilles, les reflets mordorés et noisette lorsqu'il se trémousse en remuant la queue. Au moins, lui est heureux de nous retrouver.

Je marche en retrait, quelques mètres derrière. J'y vais à reculons. L'envie de dérober les clés de l'Audi me traverse l'esprit. Pour abandonner tout le monde en quatrième vitesse et fuir loin d'ici. Mes derniers pas avant de plonger. Je sens ma cage thoracique se rétracter, ma bouche se dessécher, les pulsations frapper dans ma poitrine, battant les premières mesures d'un requiem fourbe et sournois.

Le père de Raphaël nous accueille. Derrière ses lunettes à peine fumées se cachent des yeux fatigués et brillants. Des cernes, juste sous les montures. Sur son visage franc, les traits s'affaissent avec le temps. Un menton fin, bien dessiné. Des lèvres sèches et pincées. L'homme semble épuisé. En un an, je le vois changé. Sur ses épaules, le poids des années, et certainement celui de sa femme. Comme je le plains.

Une accolade faussement chaleureuse entre le fiston et son papa. D'ici, on dirait qu'ils se sont quittés la veille. Un coup de joue glacial pour moi, le ton est donné. Je reste une seconde sans rien dire. Une éternité désagréable, durant laquelle on se regarde dans le blanc des yeux. Il n'a même pas salué les enfants, pas un mot sur ma grossesse. Ça commence très mal. Il nous escorte jusqu'à la porte d'entrée. Je suis à deux doigts de sauter dans le grand bain, et à un cheveu de me faire dessus. Raphaël demande à son père :

— Alors qu'est-ce qui se passe ? Ça avait l'air grave...

On longe la demeure et son mur de vieilles pierres. À l'approche du perron, je perçois des éclats de voix. Un timbre lancinant, une plainte, des gémissements qui viennent de l'intérieur. Son père soupire :

— Tu vas vite comprendre.



# Chapitre 4

{*Bienvenue en Enfer*}

Le petit carillon polonais et son tintement familier en franchissant la porte d'entrée. Celui qui me rappelle pas mal de choses, et pas que des bonnes. Sur le seuil, ça sent le thé au jasmin, l'encens et la pâtisserie. J'imagine ces fameux cupcakes en guise d'étouffé-chrétien. Sur la droite je redécouvre la salle à manger : ses miroirs camouflés, les éminentes peintures à l'huile, le parquet impeccable, l'énorme cheminée et le fusil du défunt grand-père dominant la salle. Sur la table, les vestiges d'un repas de famille. Des papiers entassés, des dossiers, peut-être un contrat ? Personne à l'horizon.

J'hésite à entrer. L'urgence l'emporte sur la politesse. Je me dirige sur la gauche dans le couloir, m'efforçant de marcher le plus discrètement possible sur le sol carrelé de marbre. Je prie pour ne croiser personne avant d'avoir allégé ma vessie. Direction les w.c. À l'abri dans mon dernier rempart, le soulagement. Des magazines entassés, jardinage et bien-être, santé, retraite dorée, cuisine et sudoku. Toujours les mêmes. Rien n'a changé ici. Un écoulement interminable. Je m'éternise sur la cuvette.

J'ai le temps de penser. Comment a-t-on pu en arriver là ? Je ne sais pas exactement quand tout ça a commencé. Je finis par croire que les dés étaient pipés dès le début. Qu'on ne m'a jamais acceptée, que je suis la *vilaine*. C'est sans doute le choc entre deux éducations. Je n'ai jamais su faire semblant. Je dis toujours ce que je pense. Ici, tout se traite en *off*. Dans le dos, sournoisement. Je

sais que j'ai mon caractère... Je me dis que... j'aurais pu... j'aurais dû... ils auraient pu...

Tout ça ne mène à rien ! Je ne vais pas passer des heures à me réfugier dans les toilettes. Il faut que je sorte. Croiser le fer avec le clan Malinowski. La chasse tirée, je suis déterminée. Une fois dehors, je pousse la porte et reviens sur mes pas. Livrée à moi-même. J'entends crier :

— Je veux la voir ! Montrez-moi ! Vous me mentez... je le sais ! Vous me mentez tous ! Je ne suis pas folle !

Agnieska, la petite mamie, s'époumone depuis le salon. Je reconnais sa voix. J'avance vers la pièce à vivre. Dans la salle à manger, je croise la mine déconfite de mon ennemie jurée. Danielle, ma belle-mère. Cheveux tirés, un balayage blond cendré, les joues creusées, le visage rude. Sur le pied de guerre. Une écharpe corail autour du cou. Pas assez serrée à mon goût, puisqu'elle respire.

Christian rejoint sa femme. La tension écrase le séjour en une fraction de seconde. Tout le monde me dévisage. Le temps se fige. La haine se tisse, dégoulinant sur les murs et le plafond. Ma belle-mère me toise de la tête aux pieds sans broncher. Je craque et détourne le regard. L'irruption de Raphaël rompt le malaise. La bise à sa mère dissipe l'effroi de ma présence.

Moins de dix minutes que j'erre au sein du clan et j'ai déjà atteint mon seuil de tolérance. Visiblement, eux aussi. Il faut que je sorte de là. Je tourne les talons pour m'échapper à l'extérieur. C'est bien ce que je pensais, je n'ai rien à faire ici. Mais je suis stoppée dans mon élan :

— Mon Dieu ! Elle est vivante ! Elle est vivante !

Je suis figée. La petite grand-mère sort de la cuisine. Elle s'approche lentement. Mes yeux se posent sur son précieux camée mandarine et sa broche étincelante. En parfait contraste avec le

bleu outremer de son gilet. Celui que je lui ai offert pour notre dernier Noël ensemble.

Elle a vieilli. En quelques mois, elle a tellement changé : sur le déclin, maigre, son regard clair ne pétillait plus. Des racines assumées, elle ne se teint plus les cheveux. Elle est stupéfaite, ébahie. Les larmes aux yeux, balançant entre surprise et soulagement, elle porte sa main tremblante devant la bouche. Puis, avec cet accent de l'Est dont je te dispense, elle s'écrie :

— Pauline ! Mon Dieu ! C'est Pauline ! Vous êtes... Vous êtes... vivante !

Les bras m'en tombent. *{Je suis vivante ? Bravo Agnieska !}* Belle perspicacité. Un tout petit pas, elle s'avance vers moi et me contemple avec bonheur de bas en haut. Elle frappe dans les mains, lève les yeux au ciel avec l'admiration qu'inspire le sacré. La petite mamie me dévore des yeux, reconnaissante d'assister à un *miracle*. Elle se met à rouler les « r » comme jamais :

— Comme la grossesse vous va bien ! Vous êtes radieuse ! On me l'avait dit... Mais... ça vous va presque mieux ce ventre...

*{Sympa. Merci Agnieska.}* Je suis prise dans les bras avec toute la vigueur slave. Elle me tâte sans se préoccuper du ridicule de la situation. *{Eh oui. Je suis là. En chair et en os. Je ne suis pas un mirage.}*

— Vous êtes vivante ! Je vous prends dans mes bras... Je veux vous toucher...

*{Profites-en... Je ne reste pas là longtemps.}* Un coup d'œil dans le salon pour vérifier que mes beaux-parents assistent bien à ma résurrection. La grand-mère Malinowski reprend :

— Vivante ! Ça alors ! Pauline ! Je n'y crois pas !

La vieille dame caresse mes épaules, effleure ma joue, puis glisse sa main dans mes cheveux. Elle semble sincèrement heureuse de me voir. *{Avec le chien, ça en fait deux de contents ici.}* Je réponds avec un sourire poli de circonstance :

— Eh bien ! Ça fait plaisir un accueil pareil !

La phrase fuse, prononcée volontairement à haute voix, appuyée d'un regard à destination de l'assistance. Ça, c'est pour les autres dans le salon. Pauline : 1 – Belle-famille : 0.

Submergée par l'émotion de me voir en vie, la grand-mère fond en larmes. Elle me contemple longuement pour savourer mon intronisation. Elle a cette lueur dans les yeux. J'ai l'impression d'être un ange... déchu dans les flammes de l'enfer polonais.

— Pauline, venez avec moi ! Mon Dieu, si vous saviez... Je croyais que... Où est Raphaël ?

— Je ne sais pas... dans la cuisine peut-être ?

— Qu'il vienne aussi !

Bras dessus, bras dessous, je marche à côté d'Agnieska. Elle traîne la patte, renifle, puis extirpe un mouchoir coincé dans la manche de son gilet – une manie de vieux qui m'a toujours dégoûtée. Elle sèche ses larmes alors que Raphaël nous rejoint. Je jette un œil aux garçons : les petits jouent tranquillement avec le chien. Nous quittons tous les trois le salon, abandonnant derrière nous la belle-famille déconcertée, direction la sortie. Mamie veut discuter au grand air. C'est surtout un prétexte pour échapper aux oreilles sournoises de la maison. Agnieska est vieille, mais pas totalement idiote. Je n'ai pas passé le seuil de la porte d'entrée que j'entends les messes basses de Danielle :

— Là !... Mais là !... On touche le fond ! Une nymphomane et une schizophrène en grande discussion. Je vous jure qu'il faut les avoir accrochées !

# Chapitre 5

{*Une révélation troublante*}

Un pas hésitant sur la terrasse. Les doigts noueux et les taches brunes sur ses mains victimes de l'arthrose. Je découvre Agnieska fébrile. Une vieille dame fragile qui s'agrippe à la rambarde du balcon. Dehors, il fait encore bon. Elle soupire. Des effluves tièdes d'œillet et de lilas nous caressent. L'œil bleu scrute l'horizon, le ciel dégagé sur le parc du domaine et ses chênes centenaires. Le lac au fond de la propriété, sanctuaire tendre où Raphaël allait pêcher lorsqu'il était enfant. Tout est calme, paisible. Où veut-elle en venir ?

Elle se frotte les mains et finit par compresser ses doigts nerveusement, à en faire blanchir ses phalanges. Avant de tirer les plis de sa robe et de remettre en place son gilet, histoire de rester présentable.

Avec un sourire béat, la vieille dame contemple son petit-fils. Elle est en admiration devant Raphaël. À ce moment précis, je n'existe plus. Elle le porte aux nues, et je peux la comprendre. Elle est face à un ange. Même s'il est loin d'en être un, j'avoue qu'il dégage une aura particulière, un certain charisme magnétique. Raphaël est très sûr de lui. D'ailleurs, il a tout pour lui. Sans en faire des caisses. Il n'en a pas besoin. Brillant sans étaler ses prédispositions, *physiquement intelligent*, avenant, naturel. Audessus de la moyenne quel qu'en soit le domaine. C'est une des raisons pour lesquelles je l'aime éperdument.

Dans son œillade, de la tendresse, et une pointe de merveilleux. *{Oui, je sais qu'il est beau.}* À bien y penser, Raphaël est toujours le même : un charme fou, bonifié par les années. Il sait habilement en jouer. Une ligne inchangée entre ses pectoraux, un corps intact, le grain de beauté dans son cou. Sa chair, ma propriété. Son torse, la porte de mon temple. Je pourrais en parler pendant des heures... Bref. Toutes les deux, nous l'aimons à notre façon. Agnieska et moi avons ce point-là en commun : à nos yeux, et pour des milliers de raisons... Raphaël est Grand.

Elle s'avance vers son petit-fils pour l'embrasser. Puis le serre dans ses bras avec une affection touchante, fermant les yeux, comme pour photographier l'instant précieux. Contre son plexus, elle ne tarde pas à se confier. Sa voix change subitement :

— Mon Raphaël... Je veux savoir... Tu es sûr que tu vas bien ?

Il recule un peu, la regarde avec une certaine douceur.

— Oui Mamie, ça va.

Agnieska se courbe doucement, lui révélant maintenant à voix basse :

— On m'a dit que tu avais des problèmes...

— Ah ? Et qui t'a dit ça ?

— Je l'entends. Il me le répète.

— Mais qui, Mamie ?

Perplexe, Raphaël croise les bras. Puis jette un œil en direction de la baie vitrée. Plus précisément, vers le salon. Visiblement, les ragots vont encore bon train ici. Mais Agnieska poursuit sa confession :

— Quoi qu'il en soit... je suis tellement heureuse de vous voir tous les deux ici ! Parce que les nouvelles n'étaient pas bonnes...

— Comment ça ?

- Une sombre histoire... Je ne m'en suis toujours pas remise...
- Attends. Qu'est-ce que tu veux dire, Mamie ?
- On m'a dit que Pauline était morte.

*{Morte ?}* J'en ai le souffle coupé.

- Comment ça « morte » ?
- « Morte ». Décédée, je te dis !

La stupeur. Le contact de son pouce sur mon poignet. De son geste ferme sur mes doigts serrés, Agnieska me tient par la main pour me reconforter. Ou se confondre en excuses. Peut-être les deux, je ne sais pas.

- Pardonnez-moi Pauline...

Honnêtement, je ne sais pas quoi faire ni quoi dire. Je suis figée. Je n'ai pas la moindre idée de l'attitude à adopter. C'est la première fois qu'une telle situation se présente, que je suis confrontée à une révélation délétère, qu'on me déclare... morte... En même temps, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'au fond... ma disparition pourrait arranger pas mal de monde ici, en exagérant un peu, bien entendu.

Un pas vers Raphaël. La grand-mère s'avance. Elle est à quelques centimètres de lui, son regard devient grave, bien plus sombre. Elle ouvre la bouche pour commencer à parler. Appuyant l'intention d'un geste de la main portée à ses lèvres, elle hésite puis se ravise. Ses pupilles dansent de droite à gauche plusieurs fois, nous jaugeant rapidement.

J'ai l'impression qu'elle est sur le point de livrer un terrible secret. Cette fois, Agnieska s'arme de courage. Je ne le sais pas encore, mais ce qu'elle s'apprête à dévoiler dépasse l'entendement. Une tirade qui défie toutes les lois de la nature, piétinant la moindre parcelle logique de mon univers. Elle vide son sac, pour avouer :

— Une orgie à Samatan... Elle en est morte. Pauline serait morte suite à une orgie à Samatan. Ça aurait mal tourné. Elle avait la... la chatte toute gonflée. Grosse. Rouge. Énorme comme une tomate. Le bébé n'aurait pas survécu. Et... Raphaël... toi... mon pauvre... tu étais dévasté...

# Chapitre 6

{*Dans sa tête*}

- Une orgie ?
- Oui !
- La « chatte » ? Tu as dit « la chatte » Mamie !
- Le sexe, Raphaël ! Son sexe !
- À Samatan ?
- Oui je te dis !
- Mais, Samatan... dans le Gers ?
- Je ne sais pas moi... On m'a dit « Samatan ».

Je manque m'étouffer. Mes jambes ne me portent plus. La révélation est aussi fantasque que gênante. Comme un coup de poing dans l'estomac. J'oscille entre l'envie de rire nerveusement et me liquéfier sur-le-champ. Cette déclaration déchire tous les schémas, l'entendre me fait un drôle d'effet. Même s'il ne s'agit que de divagations fumantes, de fabulations prononcées par une névrosée. Des affirmations troublantes sur ma sexualité, et accessoirement sur ma mort... La mamie me fait vraiment flipper.

Pour masquer sa stupeur, Raphaël s'arme d'une nouvelle cigarette. En la portant à ses lèvres, il me lance un regard discret, et lève les sourcils. Décontenancée, je lui réponds par le même signe. En allumant la clope avec un flegme maîtrisé, il questionne sa grand-mère :

- Mamie ? Tu es sûre que tout va bien ?

— Mais oui ! J'étais juste inquiète pour toi... pour vous...

L'image de la tomate me hante. Le légume m'obsède, impossible de penser à autre chose. Je visualise une énorme *cœur de bœuf*, bombée, gonflée. La pulpe. Sa chair. Prête à exploser. L'idée qu'on me pense morte... que sa grand-mère puisse m'imaginer dans une orgie. Frappée par des flashes de chairs dressées, j'imagine des coups de reins rageurs. À plusieurs. Des agressions buccales. De la sueur. La peau qui colle. Des gémissements obscurs. J'ai l'impression d'avoir basculé dans une autre dimension. Agnieska me fixe. J'ai droit à un sourire :

— Mais heureusement... vous êtes vivante Pauline ! Vous ne voulez pas vous suicider au moins ? Personne ne veut me croire ici...

Assommée par la tournure de la discussion, j'ai le plus grand mal à répondre. J'ai même du mal à penser. La petite mamie se retourne vers la porte d'entrée. Méfiante, elle me murmure :

— Ici, ils me prennent pour une folle ! C'est vrai que je leur ai dit « Mais nom de Dieu quand même... Pauline est morte !... Faites-moi venir Raphaël... Vous verrez bien... ! » Maintenant que vous êtes vivante... j'ai l'air d'une sotte...

*{Non pas d'une sotte... seulement d'une grosse désaxée.}* La situation est irréaliste. Je me rappelle de mon sentiment prémonitoire en arrivant, le risque de passer une journée foireuse. J'étais loin d'imaginer une telle situation. Le malaise enfle et s'étale comme un liquide visqueux. Je suis dans les cordes, encaissant les délires polonais. J'étouffe un peu. La fumée du tabac s'échappe de notre petit cercle de la psychopathie. Raphaël fume comme un sapeur, sans dire un mot. Il absorbe encore une latte avant de s'accouder à la rambarde du balcon. Puis, il incline la tête sur le côté, et fixe sa grand-mère avec une pointe de pitié non dissimulée.

— Qui t'a dit tout ça ?

- Des gens... Je ne sais pas... Des gens qui me veulent du mal...
- Des gens te parlent, Mamie ?
- Oui, figure-toi. On me persécute. J'en suis certaine... c'est de la persécution !

Indulgent, Raphaël tente de comprendre l'inexplicable. Ses yeux se plantent dans les miens, à la recherche d'un quelconque soutien de ma part. Mais il fait chou blanc. Sur le coup, je ne suis d'aucune utilité. Cette folie me paralyse. J'ai la sensation d'être tétanisée par ces aveux pernicieux. Lui, s'évertue à raisonner sa grand-mère :

- Mamie, tu dis qu'on te parle... Mais tu vis seule... Tu ne croises jamais personne ! depuis des années... Qui te parle ? Comment ?
- Mais là ! Là ! Là ! Dans ma tête !